

## (Notes dramaturgiques pour après) 1. -Tous étaient frappés

Jean-François Caron

Numéro 160, hiver 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/96026ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Caron, J.-F. (2021). (Notes dramaturgiques pour après) : 1. -Tous étaient frappés. *Les écrits*, (160), 66–73.

(NOTES DRAMATURGIQUES POUR APRÈS)

1. -TOUS ÉTAIENT FRAPPÉS

MOI. – Il faut être capable de s’imaginer vivre à une époque où la syphilis était une maladie qui ne se traitait pas.

YOLANDE. – Qu’est-ce que ça change à l’autre maladie?

MOI. – L’autre maladie?

YOLANDE. – La perversité.

Elles savent être aussi catégoriques qu’une injonction. Elles savent également se taire et écouter. On dit qu’une qualité, à cet âge, excuse un défaut.

La scène se déroule dans une salle communautaire. Neuf fauteuils forment un cercle délimité par une mesure de distanciation qui sépare de deux longueurs de bras chacune de leurs occupantes. Ayant grandi au milieu d’une flopée de sœurs et fait mes études primaires sous la férule de religieuses (encore des sœurs), étant, de surcroît, sorti du placard en même temps que *E.T.* atterrissait sur nos écrans, je compte depuis longtemps trois fois plus d’amies que d’amis ; je n’ai donc aucun mérite à me sentir parfaitement à l’aise aujourd’hui parmi ces femmes, même si je suis chaque jour surpris de me trouver là.

Nous nous assoyons dans ces fauteuils tous les vendredis depuis mars, déjà juin pointe à l’horizon et ce rendez-vous est honoré de façon scrupuleuse (pas une fois nous n’avons déploré une absence) par chacune des dames, qui me fixent comme un animal vous fixe quand il sait que vous l’observez.

Ce que nous faisons là?

Choisie au hasard parmi les centaines qui sont répertoriées dans le Livre, la fable est lue une ligne à la fois, chacun sa ligne, par le groupe d’octogénaires.

YOLANDE. – Avez-vous compris quelque chose à cette phrase? Pas moi.

C’est lentement qu’on remonte le temps et on ne se disqualifie plus du fabuleux bestiaire ; bien au contraire retire-t-on plus de plaisir à se découvrir cigale, fourmi, corbeau, âne, coq ou serpent qu’à se dire Verseau, Vierge ou Cancer. Passé un certain âge, on a pris l’habitude de sa nature.

Tout de même, on a beau parler la langue du Livre, on ne s’y reconnaît pas toujours. Si ces femmes pèsent tout près d’un siècle chacune, le français qu’écrivait La Fontaine en pèse, lui, quatre. Et ce n’est pas parce qu’on porte le masque qu’on met des gants.

MOI. – Quelqu’un, ici, a compris quelque chose à cette phrase?

Dans le cas contraire, on relit. On se rend cette fois non pas au bout de la ligne, on laisse plutôt jaillir la phrase entière dans un souffle, essayant de tendre l’esprit vers le même objectif : laisser le sens, autant que possible celui qu’a bien voulu donner l’auteur à sa phrase, émerger, laisser le grain qu’il a semé éclore.

On a beau s'être prêté maintes fois à l'exercice, on n'avance ici d'un pas qu'en reculant de trois. À la différence près qu'on sait que la première phrase tendra naturellement vers la suivante, et ainsi de suite. On s'énerve moins. Si bien qu'au bout d'une heure de circonvolutions, c'est en souriant que chacune regagne logis, soucis, ennui, pandémie jusqu'au vendredi suivant.

*Ils ne mouraient pas tous, mais*

Avant d'ouvrir le Livre, on prend cinq minutes pour reprendre le fil là où on l'avait laissé le vendredi précédent.

YOLANDE. – La syphilis est une maladie transmise par des femmes qui mènent la vie de débauche.

Incapable, vendredi dernier, de la moindre empathie envers Cézanne, Yolande Chevalier est toujours la première à s'exprimer. Elle ne fait pas toujours attention à ce qu'elle dit et donne en tout temps l'impression de manquer du nécessaire comme du superflu, ce qui la rend prompte et, comme tout bavard, moins réfléchie que ses camarades.

YOLANDE. – Forcément que les hommes qui couchent avec ces femmes sont des pervers.

Les autres me regardent avec cet œil que peuvent avoir les femmes de cet âge, et dans les plis desquels on lit, tissé serré, sévérité, attendrissement et abandon. S'attendent-elles à ce que j'élabore sur ma propre expérience pandémique?

MOI. – Imaginez l'aura du tabou sur la présente pandémie. Imaginez ses victimes pointées du doigt, insultées, dénoncées, ostracisées. Des parias frappés du sceau de la honte en plus de subir toutes les avanies de la maladie.

Imaginez que même dans le cabinet du médecin l'on vous juge, et que même si vous êtes négatif, votre sang soit proscrit dans les cliniques de dons. Imaginez-vous marchant avec vos semblables dans la rue et n'arrivant pas à sensibiliser l'État à la nécessité de débloquer des fonds pour la recherche d'un vaccin qui empêcherait des centaines de milliers de nouveaux cas d'émerger. Imaginez la mort prendre son temps à venir, des années à s'installer et, ainsi, permettre aux infections opportunistes d'empoisonner le simulacre de vie qui vous reste dans une chambre grise avec pour toute compagnie une plante dans son pot. Imaginez-vous incapable de bander à cause de cette saloperie d'épée de Damoclès qui vous suit où que vous alliez... Plutôt que d'exposer leur imagination aux horreurs que j'ai pu partager avec nombre d'amis perdus, je garde bien fermée la boîte de Pandore et sûr de la réponse qu'elles me feront, demande presque candidement :

MOI. – Est-ce là ce que vous avez vécu de pire dans votre vie?

TOUTES (et en chœur). – Oui!

Pourquoi m'attendais-je à entendre l'histoire d'une noyade d'enfant, celle d'un viol suivi d'une grossesse non désirée suivie (ou pas) d'un avortement bâclé ? D'une dette causant la disparition ou le suicide d'un proche ? D'une maladie incurable ou que sais-je encore, d'épouvantables, d'atroces histoires qui auraient pu marquer ces dames autrement qu'un trimestre de confinement qui, il est vrai, les privait d'une liberté dont on ne s'est pas souvent vu privé par ici. Celle d'aller et venir.

MOI. – Cézanne. Maupassant. Tous ceux-là que la syphilis a emportés, s'ils étaient des pervers, ne se résumaient pas qu'à ça.

YOLANDE. – Maupassant ?

MOI. – Un orfèvre.

YOLANDE. – Il vendait des bijoux ?

MOI. – Il écrivait des nouvelles.

YOLANDE. – Ah ! Journaliste.

MOI. – De la fiction. Histoires courtes avec une fin inattendue.

JEANNE. – Ray-mond-Car-ver.

YOLANDE. – Raymond qui ?

Celle qui instruit les autres sur Carver se déplace à l'aide d'une canne. Un accident cardio-vasculaire l'a paralysée il y a vingt-quatre interminables mois et si elle peine à s'en remettre, Jeanne Loïselle, qui mange, boit, conduit sa voiture et trie ses timbres d'une seule main, refuse qu'on lui ouvre la porte ou qu'on porte ses paquets. Même Emmanuel a dû retourner le déambulateur qu'il avait acheté à sa mère pour lui faciliter la vie. Si Jeanne s'est débarrassée abruptement de ses élèves en mettant fin aux leçons de piano qu'elle donne depuis 1961, pas question de se défaire de sa voiture, qu'elle entend conduire jusqu'au cimetière. Quitte à y traîner la tombe de sa propre victime.

JEANNE. – Ray-mond-Car-ver.

YOLANDE. – Encore la syphilis ?

MOI. – Il s'appliquait à mettre en relief les petites choses de la vie.

YOLANDE. – Des banalités !

JEANNE. – LA-ba-na-li-té.

Que ce soit pour complimenter, remettre quelqu'un à sa place ou redonner à la banalité ses lettres de noblesse, Jeanne Loïselle le fait toujours avec cette dureté qu'ont ceux qui ne s'expriment à peu près jamais sans qu'on leur ait donné la parole. La voici articulant péniblement chacune des syllabes, qui défend Carver de façon aussi inespérée qu'inattendue. Ne volez pas à son secours, n'essayez pas de parler à sa place, vous reproduiriez les mêmes rictus, les mêmes grimaces et elle ne se ferait pas prier pour vous en faire la remarque.

JEANNE. – Ran-gez-vos-tics-c'est-pas-vous-qu'a-vez-eu-l'ac-cident!

Dans ma façon de prendre soin d'elles depuis qu'elles sont confinées, qu'elles n'ont le droit de sortir de chez elles sous aucun prétexte, je frappe à leur porte et, au hasard, offre à l'une le dernier opus d'Antonine, à l'autre *Le goût de Lisbonne* ou *du Vietnam*...

YOLANDE. – Ah ben oui, *La Sagouine*, je connais ça!

MOI. – Celui-là, c'est pas *La Sagouine*.

À Jeanne Loïselle, je propose Salman Rushdie. Point de hasard ici, Jeanne est la seule dans le groupe à pouvoir nous entretenir de Philip Glass, de Pina Bausch, d'Édouard Glissant...

Nous vivons une période de pandémie. Comme leurs centaines de voisins – plutôt voisines, à cet âge – dans la résidence, comme tout le monde dans le quartier, dans la ville, la province, le pays, en Amérique, Afrique, sur n'importe quel bateau de croisière à Venise-en-Québec et en Italie, neuf dames penchées sur les strophes de La Fontaine subissent, le jour, le joug de consignes strictes édictées par Santé publique Canada et relayées par les infirmières-maison, et le soir, à la télé, se pincet devant les mégapoles frappées par la vague.

Se pliant avec résignation à l'ordre de confinement, elles ne sortent pratiquement plus de chez elles et depuis trois mois bouffent à même le contenant en styromousse apporté aux étages.

MARTHE. – Est-ce qu'on a des cas?

Elles n'ignorent pas qu'il suffit d'un seul cas et c'est par dizaines qu'on se met tout de suite à compter les morts.

Les séances du vendredi après-midi confirment ici une règle qui ne souffrirait aucune autre exception; si elles ont lieu, c'est presque clandestinement tant il m'a fallu montrer patte blanche et promettre le respect des conditions sanitaires et autres gestes barrière.

MOI. – Je me suis porté volontaire pour tenir en respect la folie, encore une maladie qui nous guette tous et, mesdames, vous êtes bien averties que notre petite récréation pourrait à tout moment prendre fin.

YOLANDE. – Pour qui qu'ils se prennent! Nous dire quoi faire et où aller!

ODETTE. – On fait que lire, bon dieu!

On ne fait pas que lire. On lit à travers un masque qui couvre la moitié du visage, que dans un geste de subreptice révolte, on rabaisse sur son menton pour prendre une minuscule bouffée d'oxygène et qu'on se dépêche de remonter. Heureux de n'avoir pas été surpris par le regard impitoyable de l'infirmière, qui peut à tout hasard passer où l'on se trouve. Où que l'on se trouve, nous sommes à la merci de ce regard.

Scénaristes, que le souffle a abandonnés et qui avez tendance à tenir la pandémie responsable de cette incurie: un bijou de film dort ici!

La scène se déroule au cœur même de cette étrange période de la vie de ces dames. On voit, en quatre temps, Jeanne Loïselle sortir de son appartement, claudiquer jusqu'à l'ascenseur, sortir de l'ascenseur et se rendre tout aussi

péniblement à la porte principale de la résidence. On la suit jusqu'à sa voiture, stationnée dans la zone pour handicapés.

Précisons que la permission de sortir n'a été accordée aux gens de soixante-dix ans et plus que pour se rendre à un rendez-vous médical ; quatorze jours d'isolation seront exigés si le rendez-vous a lieu à l'hôpital. Odette Lebœuf, dont le garçon, Rémi, est décédé (cancer) il y a deux semaines, a dû choisir entre l'ultime visite ou des adieux virtuels. Si la tête hésitait, le cœur a décidé, et Odette en paie présentement le prix. Quatorze jours porte fermée pour être allée étreindre l'urne contenant les cendres de son fils, quatorze jours croix sur la porte : ici on entre au péril de sa propre vie. Deux semaines à n'être visitée que par une infirmière masquée, gantée, protégée de pied en cap alors que, jusqu'à preuve du contraire, Odette n'a ni fièvre ni n'est malade d'aucune peste. Odette expie tout simplement ses quatre-vingt-sept ans.

Si les rendez-vous de Jeanne Loïselle se déroulaient à l'hôpital, elle aurait droit au traitement inhumain auquel a droit Odette Lebœuf (qui, par la force des choses devra s'absenter deux fois du cercle littéraire, absences dont on a décidé ensemble qu'elles ne comptaient pas). Parce qu'elle a rendez-vous dans une clinique externe, les probabilités d'attraper le virus sont, semble-t-il, moins importantes qu'à l'hôpital, et Jeanne, soixante-dix-neuf ans, se voit exemptée de la mesure quasi disciplinaire. Avec la permission de l'infirmière et la bénédiction des gouvernements québécois et canadien, elle a tout loisir d'honorer ses suivis médicaux. Des rendez-vous qui devraient s'échelonner à raison d'une ou deux fois par mois ; or on la voit sortir jusqu'à trois, parfois même quatre fois, le double de ce qui a été prescrit. C'est qu'on la voit sortir sans la voir vraiment, c'est-à-dire qu'on ne remarque rien d'anormal, et si Jeanne peut tricher c'est qu'elle s'est rendue compte que les employés qui se relaient à la réception sont souvent dépassés en période pandémique. Ils doivent s'acquitter de tâches connexes dont la liste ne cesse de s'allonger. Un trou par où passer.

Un trou par où passer, irrésistible tentation pour Jeanne, qui ne va pas bien loin quand elle quitte la résidence autrement que pour la raison officielle. Un saut à la pharmacie, trois pas au supermarché, qu'elle savoure avec un plaisir d'autant plus grand que le jeu est interdit, et tout de suite retour à la case départ. On ne sait comment elle arrive à pénétrer dans ces forteresses vidées de leur clientèle, sans doute éveille-t-elle la pitié d'un commis.

Jeanne a été aperçue saisissant, de sa main valide et non-gantée, une botte d'échalotes au rayon fruits et légumes du supermarché. Sa canne en équilibre instable sous l'aisselle menace à tout instant de se retrouver au sol.

Jeanne a garé sa voiture dans la zone pour handicapés, est entrée dans la résidence avec son sac d'échalotes, son tube *Sensodyne* et sa canne, elle a apposé sa signature dans le registre des allées et venues instauré comme mesure supplémentaire de contrôle.

RÉCEPTIONNISTE. – Le rendez-vous s'est bien déroulé, madame Loïselle?

JEANNE. – Oui. Oui. Très-bien. Mer-ci.

Puis elle remonte chez elle, le cœur battant un petit peu la chamade.

Elle a été aperçue par un employé de nuit qui l'a dit à un employé de jour qui, lui, en a fait part à l'infirmière et, accompagnée du directeur de l'établissement: toc-toc-toc.

INFIRMIÈRE. – Madame Loïselle?

JEANNE. – Oui?

INFIRMIÈRE. – Vous savez qu'à moins d'un rendez-vous médical, vous n'avez pas le droit de sortir?

JEANNE. – Je-con-si-dè-re-une-vi-si-te-à-la-phar-ma-cie-comme-un-ren-dez-vous-mé-di-cal.

DIRECTEUR. – C'est à l'épicerie qu'on vous a vue.

On ignorait qu'elle n'avait pas visité que le supermarché, et on ignore encore qu'à chacune de ses sorties, elle ne manque pas d'aller visiter son garçon, chose des plus interdite. On l'a contrainte à admettre s'être promenée à plus d'un endroit alors que tous accomplissaient l'effort insurmontable et néanmoins obligatoire de rester chez soi en tout temps pendant des jours, des semaines, des mois, une année peut-être.

*Haro sur le baudet.*

DIRECTEUR. – Pourquoi un tel effort sinon pour s'assurer d'une seule chose, madame Loïselle?

JEANNE. – Il-me-fa-llait-de-la-pâ-te-den-ti-frice.

INFIRMIÈRE. – Tout le monde fait livrer; il faut faire comme tout le monde.

Fière de s'être tenue debout toute sa vie face à l'intolérance et à l'injustice, Jeanne pouvait sentir la honte empourprer son si petit visage constellé de rides.

DIRECTEUR. – Vous rendez-vous compte que vous ruinez les efforts de toute une communauté, que vous mettez tous vos voisins en danger?

INFIRMIÈRE. – On sait que là où le virus a pénétré, il a tué énormément de gens.

DIRECTEUR. – On sait également où a sévi ce genre de carnage: dans des résidences comme ici.

INFIRMIÈRE. – Qu'une dame comme vous ne se soucie pas des conséquences de

ses actions quand celles-ci peuvent s'avérer fatales nous sidère, madame Loïselle.

Les mots – d'autant plus durs qu'ils sont prononcés par une infirmière – cognent à ses tympanes. Jeanne lève la main.

JEANNE. – Est-ce-qu'on-a-des-cas ?

DIRECTEUR. – Aux dernières nouvelles, on affichait toujours zéro mort mais en agissant comme vous le faites, vous ouvrez toute grande la porte au virus, et prenez le très grand risque de contaminer toute la résidence.

INFIRMIÈRE. – Si quelqu'un mourait ici, vous en assumeriez la responsabilité ? Je donnerai à cette scène l'importance qu'elle mérite dans la dramaturgie des jours que nous vivons. Je ferai en sorte que les spectateurs d'une telle scène aient en tête le panorama du siècle traversé par ce personnage. Jeanne Loïselle ne s'est pas contentée de replacer les doigts de ses fillettes sur l'ivoire du piano. Elle a eu une vie plus remplie, si c'est possible de quantifier les choses ainsi, que la plupart d'entre nous. Au Bangladesh où elle a suivi son mari, elle a soigné pendant nombre d'années les maladies qui déciment des populations. Quand la mort est venue cueillir son partenaire de vie, elle s'est retrouvée toute seule avec la mission d'éduquer un garçon difficile. Le retour au pays natal est un regret qui ne l'a jamais quittée mais le regret n'accompagne-t-il pas toujours le choix entre deux pertes ? Il fallait à Emmanuel un milieu de vie sécuritaire plus encore qu'il ne lui fallait à elle l'amitié des paysans qui l'entouraient. C'est pour combler ce vide qu'elle s'est remise au piano.

Les quatorze jours qui l'attendent ne lui font pas plus peur qu'un virus inconnu. Ils lui donneront le temps de se remémorer la honte qui rougissait les joues d'Emmanuel quand il avait six ans et qu'elle le grondait pour avoir pris un risque non calculé dans un pays pourri par la diphtérie, la dengue et le choléra. Elle le punissait pour qu'il apprenne et voilà que c'était elle maintenant qu'on punissait !

Même si on se croise de temps en temps, je n'ai jamais été présenté au fils de Jeanne. Un homme plus grand qu'elle et beaucoup plus beau, avec de l'éducation et des manières, qui me paraît aimer tendrement sa mère. Qui, quand elle le punissait, le faisait avec une connaissance pleine et entière du garçon à qui elle adressait son reproche, portant une attention scrupuleuse à ne mettre sur son dos que le poids de la faute. Sensible à la peine qu'elle lui infligeait, elle ne retirait aucun plaisir à la scène, et serait-elle allée jusqu'à faire reposer une hécatombe sur les épaules de son enfant, il sait qu'elle n'aurait sans doute jamais pu dormir ensuite.

On se croise de temps en temps, Emmanuel et moi. Il me passe des paquets que je refile à Jeanne, en douce. Ce n'est pas mon vrai métier. Mon vrai métier, c'est celui que je ne pratique plus. Comme tout le monde. Preuve que nous sommes en guerre.

-

Jean-François Caron est professeur d'écriture à l'École nationale de théâtre du Canada. Ses textes ont été créés à Montréal (Quat'Sous, Licorne, Théâtre d'Aujourd'hui), à Québec (Trident), ainsi qu'en France (Théâtre Ouvert) et en Belgique (Théâtre Le Public).

--